

WEINA DAI RANDEL

La dernière rose
de Shanghai

traduit de l'anglais (États-Unis) par
JESSICA SHAPIRO

Harper
Collins
AU GRÉ DU MONDE

1

AUTOMNE 1980 PEACE HOTEL, SHANGHAI

Je suis une sexagénaire, une entrepreneuse, une philanthrope et une femme tourmentée. Je me suis habillée avec soin pour la réunion d'aujourd'hui ; je porte un cardigan en cachemire noir, un chemisier jaune brodé, un pantalon noir et des chaussures sur mesure. J'espère de tout cœur que j'ai l'air raffinée et humble, comme toute milliardaire décontractée qui se respecte.

Je pivote sur mon fauteuil roulant, passant d'une table octogonale à une autre. Il y a longtemps que je ne suis pas venue ici, et l'hôtel, avec ses panneaux muraux en bois de châtaignier, ses gravures noir et blanc et son lustre doré accroché au plafond tel un nid d'oiseau flamboyant, semble m'accueillir comme une vieille amie. Bien sûr, aucune mélodie de jazz familière ne flotte dans l'air, aucun cri furieux, pas plus que sa voix posée. Après tout, c'était il y a quarante ans. Notre passé – ma lumière, mes larmes – a disparu, à jamais hors de portée. Mais j'espère qu'après aujourd'hui ce sera différent ; après aujourd'hui, je serai en paix.

J'ai décidé de faire don de cet hôtel – ce bâtiment emblématique construit par un Britannique, contrôlé par plusieurs gouvernements et désormais en ma possession – à une documentariste américaine dont je vais faire la connaissance aujourd'hui. Je ne lui demanderai qu'une chose : la réalisation d'un documentaire. Il s'agit là d'une transaction peu ordinaire et qui n'est pas à mon avantage, mais cela m'est égal. La documentariste a traversé l'océan en avion pour me rencontrer et j'ai hâte de la voir.

J'installe mon fauteuil roulant devant une table noire près des colonnes corinthiennes. Je n'ai aucune raison de m'angoisser, pourtant mon cœur s'emballe. Ai-je oublié de prendre mes médicaments ce matin ? Je ne m'en souviens plus, et je semble incapable de bouger, coincée dans la crevasse des souvenirs.

2

JANVIER 1940
AIYI

Environ deux ans après la chute de Shanghai, quatre mois après le début de la guerre en Europe, j'étais âgée de vingt ans et je me trouvais face à un problème. Mon night-club, qui brassait plusieurs millions de dollars, commençait à subir la pénurie d'alcool entraînée par la guerre. Mes visites aux brasseries et aux sociétés d'import-export n'avaient abouti à rien, et les clients remarquaient que leur vin était frelaté. À court d'idées, je décidai d'aller voir la dernière personne au monde à qui j'aurais voulu demander de l'aide : mon concurrent, l'homme d'affaires britannique Sir Victor Sassoon.

Il vivait dans son hôtel situé au cœur de la concession internationale près du fleuve Huangpu. Une fois à proximité de l'immeuble, je demandai à mon chauffeur de garer ma berline Nash marron afin que je sorte et parcoure le reste du chemin à pied. Foulard autour du visage et tête baissée, je croisai des rickshaws grinçants et des automobiles vrombissantes, et priai pour que personne ne me reconnaisse.

C'était la fin de l'après-midi ; une énorme tempête avait soufflé, le ciel paraissait maussade et le soleil, pareil à une pièce d'argent, se cachait derrière les nuages. L'air froid sentait le parfum, la fumée de cigarette et les raviolis frits vendus à l'hippodrome à quelques rues de là. Arrivée à hauteur d'une des entrées de l'hôtel, je vis devant moi une jeep percuter un homme à vélo – un Shanghaien, visiblement – qui attrapa sa jambe en hurlant, le visage ensanglanté. Un soldat japonais en uniforme kaki sauta de la jeep. Avec un sourire narquois, il s'approcha du malheureux cycliste, dégaina son pistolet et lui tira une balle dans la tête.

Le coup de feu tonitruant transperça mes oreilles et mon cœur. Pour autant, je ne pus que détourner le regard. La ville était tombée aux mains des Japonais ; hélas, nous autres Chinois de Shanghai étions désormais comme des poissons prisonniers d'un marécage obscur. Afin d'éviter l'hameçon de la mort et de continuer à vivre, nous n'avions d'autre choix que de rester sous l'eau, loin des regards.

Je pressai le pas, grimpai les marches qui menaient à l'entrée principale de l'hôtel et poussai la porte à tambour. Une bouffée d'air chaud m'accueillit dans le vestibule. Avec un soupir, je dénouai mon foulard et contemplai les riches tapis persans, le sol en marbre étincelant, les canapés Chesterfield en cuir bordeaux aux formes généreuses et les bouquets de roses et d'œillets frais disposés dans de hauts vases indigo. J'aimais cet hôtel. Avant la guerre, je m'étais souvent fait plaisir en réservant la suite jacobéenne, l'une des plus extravagantes de l'établissement, au décor français hors du commun.

Je ne vis pas Sassoon, mais un homme blond assis sur un Chesterfield, vêtu d'un costume de flanelle grise semblable

à ceux que possédait mon fiancé, me regardait en fronçant les sourcils. Près de lui, trois hommes en uniforme bleu du quatrième régiment de marines américains, qui avaient dû entendre le coup de feu, cessèrent de fumer leur cigarette et se tournèrent eux aussi vers moi. Ils paraissaient agacés, comme si j'avais été une intruse, entrée par effraction dans leur salle à manger.

Je me demandai s'ils pensaient que j'avais quelque chose à voir avec le tir dehors, mais leur mécontentement venait plus probablement du fait que j'étais la seule cliente chinoise dans le hall d'entrée. Je devais me montrer prudente. Tout le monde savait que les Chinois et les étrangers avaient cela de commun avec le sel et le sucre : il ne fallait pas les mélanger. Les étrangers de la concession prenaient les locaux pour des enquiquineurs, et nous, nous les évitions, les considérant comme des ennemis. Ces hommes dans le vestibule ne me connaissaient pas, pourtant, certaines personnes à Shanghai, y compris Sassoon, avaient beaucoup d'estime pour moi.

De plus, j'étais venue vêtue de ma tenue fétiche : une robe rouge cintrée fendue près de la cuisse et un séduisant manteau en vison noir à col cassé, le tout agrémenté de boucles d'oreilles en or en forme de feuille, d'un collier en or et d'un sac à main coûteux. Il y avait à Shanghai peu de femmes comme moi – jeunes, chic, riches, belles (si j'ose le dire) et fortes de compétences acquises après des années passées à diriger un night-club. Je savais faire face à toutes sortes de personnes.

Je n'ondulai pas des hanches comme une séductrice, ne baissai pas les yeux comme une domestique, ne souris pas comme une personne à la recherche d'un emploi. Je levai la

main, leur adressai un hochement de tête poli telle la femme d'affaires que j'étais et leur lançai dans un américain parfait :

— Bonjour, messieurs. Comment allez-vous ?

Je ne reçus aucune réponse. Cela ne me dérangeait pas. Je passai devant eux, refusant d'un signe l'aide que me proposaient les grooms en uniforme beige ; Sassoon, qui vivait dans le penthouse au dixième étage, m'avait demandé de le retrouver dans le vestibule mais n'était pas encore descendu. Je m'en réjouis : sa question et son intérêt légendaire pour la photographie me trottaient encore dans la tête, et je devais par ailleurs trouver comment lui demander subtilement un service sans paraître pitoyable.

Je me dirigeai vers un fauteuil près de l'ascenseur d'où deux hommes blancs sortirent en chancelant, des bouteilles de Pabst à la main. Le visage couvert de sueur, les yeux vitreux, ils étaient soûls. Celui à la tête rasée me toisa. Une phrase marmonnée en anglais me frappa :

— Les chiens et les Chinois ne sont pas autorisés ici.

Si cela avait été mon night-club, je l'aurais fait escorter à la sortie. Je lui jetai un regard noir, pris mon sac dans la main gauche et gagnai le Jazz Bar au bout du vestibule. J'avais à peine fait deux pas qu'une bouteille vola dans les airs et me frappa le crâne. De violents éclats de rire résonnèrent à mes oreilles ; malgré mon tournis, je vis que tout était normal dans le hall lumineux et que personne ne se souciait de moi. Ni le blond au costume de flanelle, qui leva un magazine devant son visage, ni les marines américains, qui disparurent à l'intérieur du Jazz Bar, encore moins le vieil homme au cou épais qui applaudit comme s'il regardait un spectacle divertissant.

De toute façon, je n'avais pas besoin de leur aide. Gardant mon sang-froid, je portai une main à ma taille et l'autre à mon front qui palpitait. Il était couvert d'une substance visqueuse. La panique me saisit – mon apparence comptait énormément pour moi.

— Vous m'avez frappée ! Je vais appeler la police.

— Allez-y. Ils vous mettront en prison, railla l'homme qui m'avait attaquée.

Puis les deux hommes se mirent à scander :

— Prison ! Prison ! Prison !

Je détestais qu'on me menace, mais tout le monde à Shanghai savait aussi que les policiers sikhs de la concession étaient partiaux et que nous, les locaux, les perdants de la guerre, ne pouvions compter sur eux pour faire régner la justice. Tant pis pour Sassoon. Je n'avais qu'une envie : sortir de là. Alors que je me retournais, mes talons hauts dérapèrent sur les tessons de la bouteille et je chutai avec un bruit sourd. C'était extrêmement humiliant.

— Laissez-moi vous aider, dit un homme près de moi.

La main qu'il me tendit était laide, avec des phalanges noueuses, un petit doigt recourbé comme un point d'interrogation et, au dos, un enchevêtrement de cicatrices en dents de scie et de marques sinueuses. Reconnaisante, je le laissai me redresser. Fort heureusement, il parut lire dans mes pensées – il m'éloigna des débris de verre et des brutes qui montraient les crocs, et s'empressa de me faire franchir la porte à tambour.

Sur le seuil, le vent froid me cingla le visage. Soulagée, abasourdie, je serrai mon manteau autour de ma poitrine.

Je n'avais encore jamais été attaquée et je devais une fière chandelle à l'homme à la main balafrée. Je le regardai.

C'était un jeune homme grand et sec, vêtu d'un manteau noir croisé aux revers froissés, et qui ne portait ni montre ni chaîne en or, contrairement aux gens auxquels j'avais habituellement affaire. Il avait des traits distinctifs : des lèvres charnues, une mâchoire forte et un nez proéminent qui semblaient annoncer au monde que sa vie avait un but. Je l'aurais remercié si je n'avais pas été déconcertée par ses yeux d'un bleu saisissant.

Encore un homme blanc.

— Les voilà ! Ils nous ont attaqués. Arrêtez-les !

Tel un mauvais présage, les deux malfrats sortirent, accompagnés d'un énorme policier sikh coiffé d'un turban.

Quel culot. Je dégageai ma frange pour montrer mon front ensanglanté au policier puis, en anglais, de ma voix posée de femme d'affaires, j'expliquai :

— Regardez ce qu'ils m'ont fait, monsieur. Ils mentent. Mais oublions tout cela, d'accord ? Inutile d'arrêter qui que ce soit.

Le sikh bâti comme une armoire à glace posa la main sur le Webley dans son étui.

— Miss, j'essaye de faire mon travail.

Réaction typique d'un policier de la concession ; n'importe quel agent de police impartial aurait conclu qu'une femme comme moi était probablement une victime.

— Elle dit la vérité, monsieur, affirma l'étranger aux yeux bleus.

Il tenait mon sac à main et mon foulard, que j'avais fait tomber par inadvertance dans le hall d'entrée. J'aurais aimé

les récupérer, mais la prudence me dictait de garder mes distances.

— Arrêtez-les, arrêtez-les !

De véhémentes protestations s'élevaient près de la porte à tambour, et le sikh s'approcha.

— Désolé, miss.

Il attrapa l'homme qui m'avait aidée par le revers du manteau.

Tout se passa très vite : l'étranger se dégagea, lâchant mon sac et mon foulard, et recula maladroitement. N'ayant pas remarqué l'escalier derrière lui, il manqua une marche, tomba et dégringola dans la rue. Le policier sikh se précipita à sa poursuite tandis que mes agresseurs haineux rugissaient de rire.

Je m'empressai de ramasser mes affaires et dévalai l'escalier en direction de ma Nash garée dans la rue. Ce n'est qu'une fois arrivée près de ma voiture que je me retournai. Là-bas, au milieu de la foule de rickshaws lancés à vive allure, des piétons en longue tunique et des automobiles noires qui roulaient au pas, non loin du corps du cycliste, se tenait l'énorme policier sikh qui maintenait les mains de l'étranger, de l'innocent, derrière son dos et le conduisait vers le commissariat.